

Lève-toi

1892, année chaste sur mon calendrier Grégorien. Mon peignoir de soie ne côtoyait que très peu la chambrée de Madame mon épouse Rose Viette, descendante biologique à l'ambly façonnée du ministre de l'agriculture. Chacun des jours de l'année lui voyait porter le café en sa couche royale. La brique de terre cuite, chauffée au poêle, terminait aussi froide au matin que l'amour échangé. Je l'avais tant aimée jadis, au premier chapitre de nos espérances, aux floraisons de son nom, de rouge et de blanc, ma plume à sa hanche et ma prune à sa mange. Je me la remémore encore à califourchon sur son vélocipède. Jour de noce devenu nuit de géôle. Depuis j'ai abandonné mes illusions à l'art et au métier, ou quand la broderie de la lettre.

Notre domaine, ou plus précisément la propriété cédée par la famille de Madame, voyait la distance entre nos chambres s'agrandir chaque jour, et le sucre roux sur la tasse à ma main accompagnait les soleils par un: "Lève-toi".

Aussi rare que les lotus trônant dans le bassin, nos échanges se paraient de rauque et de regards assombrés. Pour terminer leur course dans de glaciales siestes sous les ombrelles ou dans de personnelles passions non communes. Parfois calfeutré dans ma bibliothèque à mes essais, "Madame De la Rombière" laissait passer parfois trois lunes sans regagner le domicile conjugal. Le tout, évidemment, au secret du patriarche et de ses colères ecclésiastiques. Que de passions non communes, celle de ma mégère se concentra pour l'essentiel sur sa toison d'or (pour ne dire de "Pyrite"). Elle passait le plus clair de son temps perdu devant sa coiffeuse-miroir, à la confection artistique, digne du chou trop cuit que le petit personnel de cuisine nous servait au midi d'hiver. Pour ma part, comme ce jour de Pâques où nous reçûment ma belle-famille au souper, j'aimais à m'isoler devant ma table de travail, protégé par les reliures de cuir:

_ Une pelle décorée chevauchant du cristal soufflé et du sucre de canne, habillée de flamme, pleurant son caramel dans un divin breuvage dont je ne savais me passer malgré la plus grande volonté du monde. Rideaux tirés, ma collection d'armes de chasse luisait sous le bleu de la flammèche.

Ce jour de Pâques, témoin de notre rencontre, obligeait la bienséance hypocrite à des échanges de cadeaux. La table fut dressée de ses plus beaux attrait, d'argent et de porcelaine, ainsi que de compositions florales du choix de Madame. Compositions arrogantes, semblables aux folles créations de sa chevelure. La lignée des "Viette" arriva.

_ Bien le Bonjour mon gendre. Comment se porte la chère de ma chair_?

_ Soyez le bienvenu Père, votre préférée s'affaire à sa toilette et ne saurait tarder. Si vous voulez bien vous donner la peine, le salon vous attend.

Dos courbé et le pas souple nonchalant, le souverain familial pénétra, ses deux pestes de jumelles à sa suite, son exquise épouse, ainsi que son unique fils (fils nostalgique de l'empire Napoléonien et unique porteur de mon affection en cette fratrie).

_Prenez place je vous prie, leur dis-je, la gouvernante saura satisfaire vos désirs de cocktails.

Le Bourbon, l'anisette et les fruits pressés servis, Madame mon épouse se présenta.

_Bonjour mon père, quel plaisir de vous recevoir ce jour. Je vous remercie d'avoir accepté notre invitation, comme à chaque année du sacrifice. Monsieur mon mari a-t-il parfait à ses obligations d'hôte ?

_Oui ma fille. Soyez assurée du bien-fondé des convenances de rigueur.

_Bien. Levons nos verres alors, mon père, en ce jour de résurrection et de foi.

Le dîner se poursuivit. Les mignardises englouties, la salade de crevettes et de pamplemousse rose, à mon refus, fut servie à nos invités, arrosée d'un Sauternes. Par suite, deux carrés d'agneaux furent présentés. Deux carrés joints par les os tels deux mains, doigts entrecroisés, comme liés par l'église. Mis en musique par les tirades du grand chef sur le Phylloxéra, les os joints des carrés d'agneau éclatèrent sous le couteau d'argent de Madame mon épouse.

Et l'Epoisse, et la Charlotte chocolat au miel, et le digestif... Qu'il me parut interminable ce repas, jusqu'à l'échange de présents symbolisant notre rencontre. Avec l'aide de son cher père, il me fût offert, ce soir-là, un revolver Colt Paterson. Premier de sa génération et produit seulement à quelques centaines d'exemplaires. Un bien précieux qui accompagnerait désormais ma collection d'armes de chasse. Pour ma part, j'offris à la Gorgone, un peigne chignon, sculpté main, dans de l'ivoire rapportée d'un safari au Sénégal, lors d'un voyage sur l'île de Gorée. Cadeau qu'elle accepta à demi-sourire, avec un remerciement lèvres scellées et un simple regard de côté gauche. Le rituel une fois terminé et la lignée des "Viette" repartie, il me fallut à la hâte regagner mes manuscrits et sans tarder faire pleurer la pelle sur le cristal, afin que luise mon offrande dans son armoire vitrée. Pendant que Madame, elle, gagnait son miroir et ses brosses.

Les jours qui suivirent furent routiniers et traditionnels. L'été passa par de fortes chaleurs, provoquant de sueur les grèves des mineurs ainsi que la coupe franche de Ravachol. (Coupe annonciatrice d'identiques sévices sur mon chemin.) La convention militaire Franco-Russe vit défiler les poux d'Août et les absences clandestines de Madame.

Mon automne enfin revenue, les jardins de notre sanctuaire, tant artificiels que nos amours, virent écouler l'encre de mes divagations :

_ Que Bruissent les buis sous les vents de la côte, que puisse l'écrit, loue l'étang de la morte. Le feuillu, la Bruyère, le Néflier du Japon; l'apparut de cuillère à la baie de poison. Les graviers de chemine parlent au pas de roture, des rosiers de gamine fourbes au gant de

bouture. A l'empreinte déiste: Camélia, Solanum. Fût d'étreinte du Christ, Mimosa Lodanum. Quand la taille fut faite et les flores de Jasmin, quand l'entaille fluette est l'essor des gardiens. Chèvre feuille, Laurier, Orchidées de sang noir, au crève seuil vous sauriez emprunter balançoire.

Par et Pour MOI.

Pareil à une sieste infinie dans laquelle j'aurai aimé m'engeôler, l'âpre de mon café, ce matin-là, éternisa la journée à venir. Les nouvelles à ma lecture figèrent celle-ci.

"Par toutes les fées d'hiver ! Est-ce seulement croyable ?"

(Pour sûr témoin de l'insoutenable)

Le FIGARO / Faits Divers : Au coeur de la Comté, une jeune fille enlevée en l'enceinte de son pensionnat dans la ville de Montbéliard. Fille de mécanicien, ses ravisseurs seraient un couple, d'apparence corpulente pour l'homme et de petite taille pour la femme. Ils auraient été aperçus en direction de la Capitale.

Ma tasse a fini sa course sur le sol en terre cuite telle une calèche à quatre chevaux dans le fond des falaises d'Ornans. La moue de mon épouse attestant de mon effroi. S'agissant dans l'information, sans aucun doute, de l'enfant de mon cousin Nicolas. Ingénieur mécanicien pour la firme agricole "Deutz", sa fille se trouvant justement dans cette école. Une fois rejoint son logis, où je le trouvais anéanti, d'explications en effondnements : les questionnements... les appels à l'injustice... les pleurs, les cris... la colère et la peur.

Moi:

_Au diable la maréchaussée mon cousin ! Prends courage. Que notre honneur soit force et détermination. Donne ta main, regarde-moi dans les yeux et sois assuré que ces maudits auront récompense. Prie ta femme d'accueillir la fée verte à nos lèvres s'il te plaît, et si tu me le permets je m'en irai ensuite à l'encontre de ces chiens du Tartare. Mon cousin resta cantonné dans son silence, et une fois l'alcool descendu je repartis vers mon adorée, à doré... *La Do Ré*, pour entendre la même musique néante provenue de son larynx.

_Je suis de retour, lui dis-je. Faites préparer mon bagage, je rejoins de ce pas la Capitale dans l'espoir d'y trouver des informations. Cousin Nicolas est au plus bas et son épouse plus qu'abattue. Mais dites-moi, chère, où va donc ce monde ?

_mmh ! me répondit-elle.

La ligne de chemin de fer fut la voie vers le grand Paris. En station un vieux fou hurlait la révolution sur la guichetière, assommant le moindre voyageur de son couplet syndicaliste. Je m'empraisai de monter dans un compartiment. Et dans le lent défilé paysage flottait un calme temporaire. Je la repensais encore: Ma dame, ou plutôt "ma damne" devrais-je dire ! Ses avant-bras velus et sa pupille *noire* me ramenait à l'Arachnide du même adjectif. Je la rêvais en vert de cristal souvent, dans ces soirs où lamente religieuse. Me retournant sur terre, la fumée blanche de la locomotive, devant la porte du wagon, me donna envie de griffonner mon cahier.

*De sourd je vous hais, vous Ma damne
A la renverse de mon demain
Ainsi je vous ai cru. "Malade" !
Notre repars croisé sur le Viens.....*

Puis l'inspiration me quitta. Sur le rail, au soleil façon couché, passaient de grandes forêts de Pins. De collines à vallons soufflait l'*Auster*, et en bordure des prés traversés, des faons relevaient le museau. Aux abords de la Ville neuve, le poinçonneur (qui semblait me connaître) m'affirma dans un langage à peine dissimulé que, des deux boucaniers ayant enlevé la fille de mon cousin, l'homme venait d'être appréhendé à la frontière de Sens par la gendarmerie nationale. Et que sa gagnuse semblait se trouver à Châlons-en-Champagne. Je descendis donc à une fourche ferroviaire pour prendre la direction de Reims. Par les ponts et chaussées, je laissais à mon imagination la guillotine promise au ravisseur:

Le cou maintenu dans la lunette. Le dos sous une demi lune accompagnée par des nuages gris. Le tranchant du couperet scintillant... en l'attente d'un éclat rouge; comme reçoit sa signature une toile de Maître. Et une fois la traverse parcourue par la lame, le "découvre chef" précipité dans le panier, recueilli comme l'eau au creux de la paume.

Mon attention reprise par la vapeur de la locomotive, mon parcours se poursuivit. Pour enfin descendre en gare de Châlons afin d'y rejoindre une connaissance proche des milieux licencieux.

Café "*Le Texas Longhorn*". Chaussé d'un monocle, le tenancier que je connus à l'université et qui m'attendait su me renseigner :

_ Par ma queue de billard ! Que l'enfer me terrasse ! dit-il. Que d'intrusion dans ma clientèle ! Le temps a parfait son oeuvre vieux pendard. Dis-moi comment la petite bourgeoisie se porte et ce que je puis à son service ?

_ En premier lieu désaltérer sa soif... ainsi que la tienne. Mais pas plus haut que la pelle.

_ Que ton vœux sois exaucé, Mōsieur. Santé... mais pas d'épier.

Justement....

De messes basses en fesses flasques je pus reprendre ma route en bonne direction.

A mon arrivée je m'empressai d'aller déposer un cierge "là" où se déposèrent les couronnes de *Louis le pieux* jusqu'à *Charles X*. Agenouillé devant l'autel je m'efforçais d'anéantir le visage de ma maritorne, qui ne cessait de me hanter, pour la laisser à sa coiffeuse. (En cet instant tragique, elle devait certainement questionner son reflet pour savoir si elle était la plus belle). A ma sortie je rejoignis la petite rue pavée que l'on m'avait renseignée. Sur place, j'aperçus à sa fenêtre une silhouette svelte aux yeux livides qui dégrafait son corsage, et d'un coup d'épaule j'ouvris la porte du couloir pour gravir les deux étages. Devant l'entrée de l'appartement était fixée une pathétique fausse plaque indiquant la présence d'un cabinet d'avocat. Avant de pouvoir frapper à la porte, j'entendis le verrou et vit la poignée se baisser :

Où est la petite ? putaine ! je lui meuglai.

Je me fiche que vous dites cela, répondit elle. Ce jour elle n'est plus, et jamais plus ne sera.

Ma main droite empoigna sa gorge, par laquelle elle ne put plus ni parler ni respirer. Nous traversâmes l'appartement jusqu'au mur porteur sur lequel son crâne pariétal se cogna violemment. Je la retournai, la main gauche sur sa bouche afin d'étouffer le moindre appel à secours. Sa robe et son jupon prirent la direction du ciel alors que ses bas se déchirèrent sous ma fureur. Je fracturais alors son antre, et son ventre, tandis que les dents serrées ma salive se répandait le long de sa nuque. Après de longues minutes de défloraison, je l'attrapai par le chignon et lui projetai le visage dans un miroir... qui se brisa ensanglanté. C'est à ce moment précis que je me retrouvai avec un peigne chignon sculpté en ivoire au creux de la main. Jonché à plat ventre sur le sol, ses ongles labouraient le plancher vernis, elle, espérant une fuite impossible. De nouveau, je pénétrai ses reins, le haut de sa tête tambourinant la porte d'entrée. Une fois rempli de ma vengeance, je restai sur son dos le temps de reprendre mon souffle. Et la laissai pour morte, reposant dans un lait digne du bain d'une déesse des limbes.

Le retour à notre demeure fut témoin d'amnésie. Et ma respiration aussi irrégulière que les battements de mon coeur... Soit quand le cerveau dit *reptilien* possède et enivre.

Cette nuit-là, vers deux heures du matin, les précoces gelées stratifiaient les feuillages. Chacune de mes enjambées ralenties sous la corniche. D'un bref passage par ma bibliothèque, une heure me sembla une minute suite à une cérémonie de mon cru, le pendule de l'horloge au silence. Avançant, de voiles noirs en projections foudroyantes, je me retrouvai en visu de ma dame endormie, les deux mains jointes sur le plexus solaire (comme apprêtée pour son tombeau). Ma main gauche balaya sa bouteille de vin "Mariani" qui était posée sur le guéridon; pour la sortir de son paradoxal, léger, lent, profond et sans tarder éternel sommeil. Synchrones avec le mouvement de mon index sur la gâchette, l'ouverture de son oeil gauche, sur lequel était placé le canon de mon Colt, fini sa course sur un : "Lève-toi".

Octobre 2017 . Sélim Anthony . Editions Pomarin